

L'ARMÉE ET LE PEUPLE RUSSES VEULENT CONTINUER LA GUERRE

EXCELSIOR

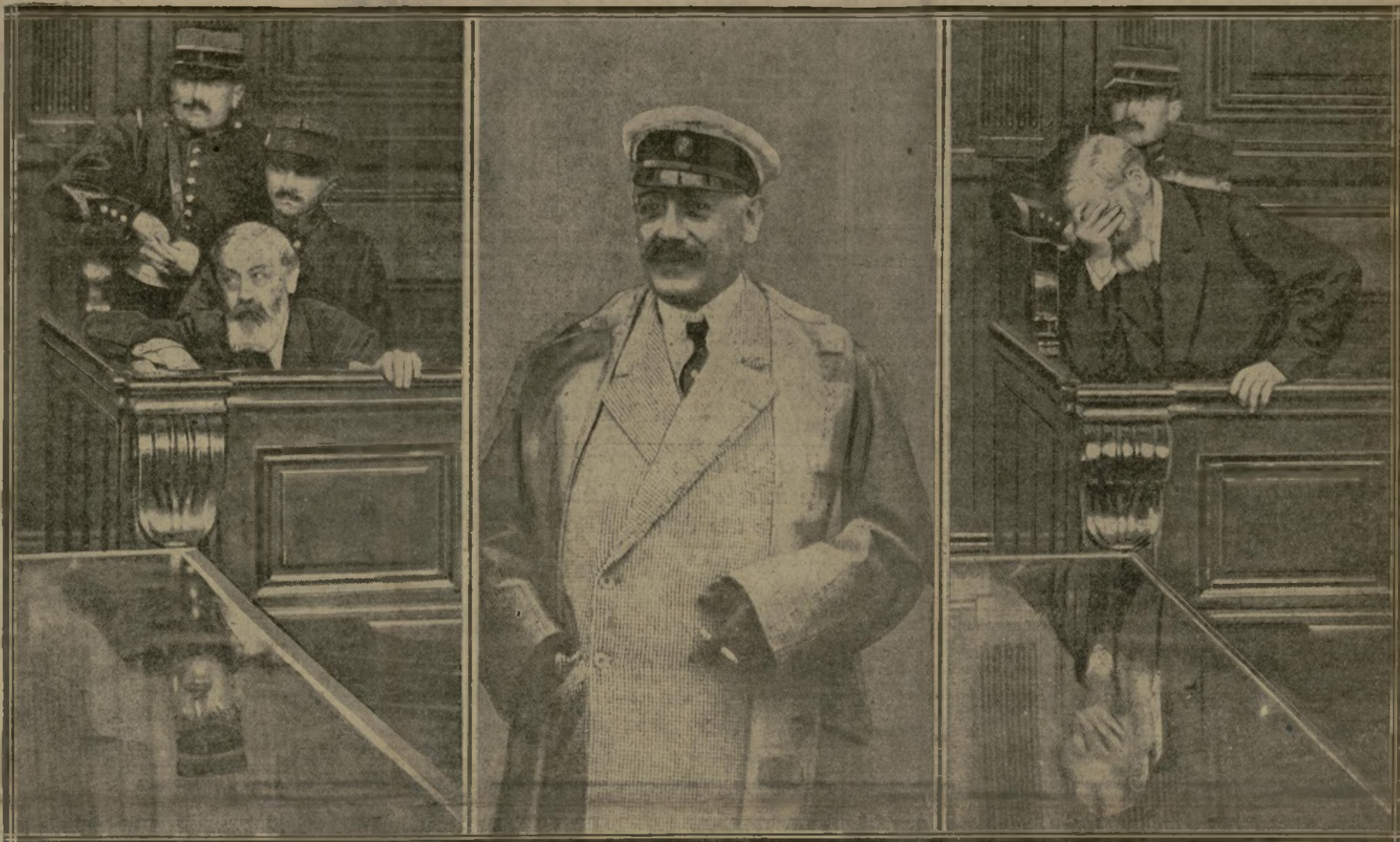
Huitième année. — N° 2.326. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

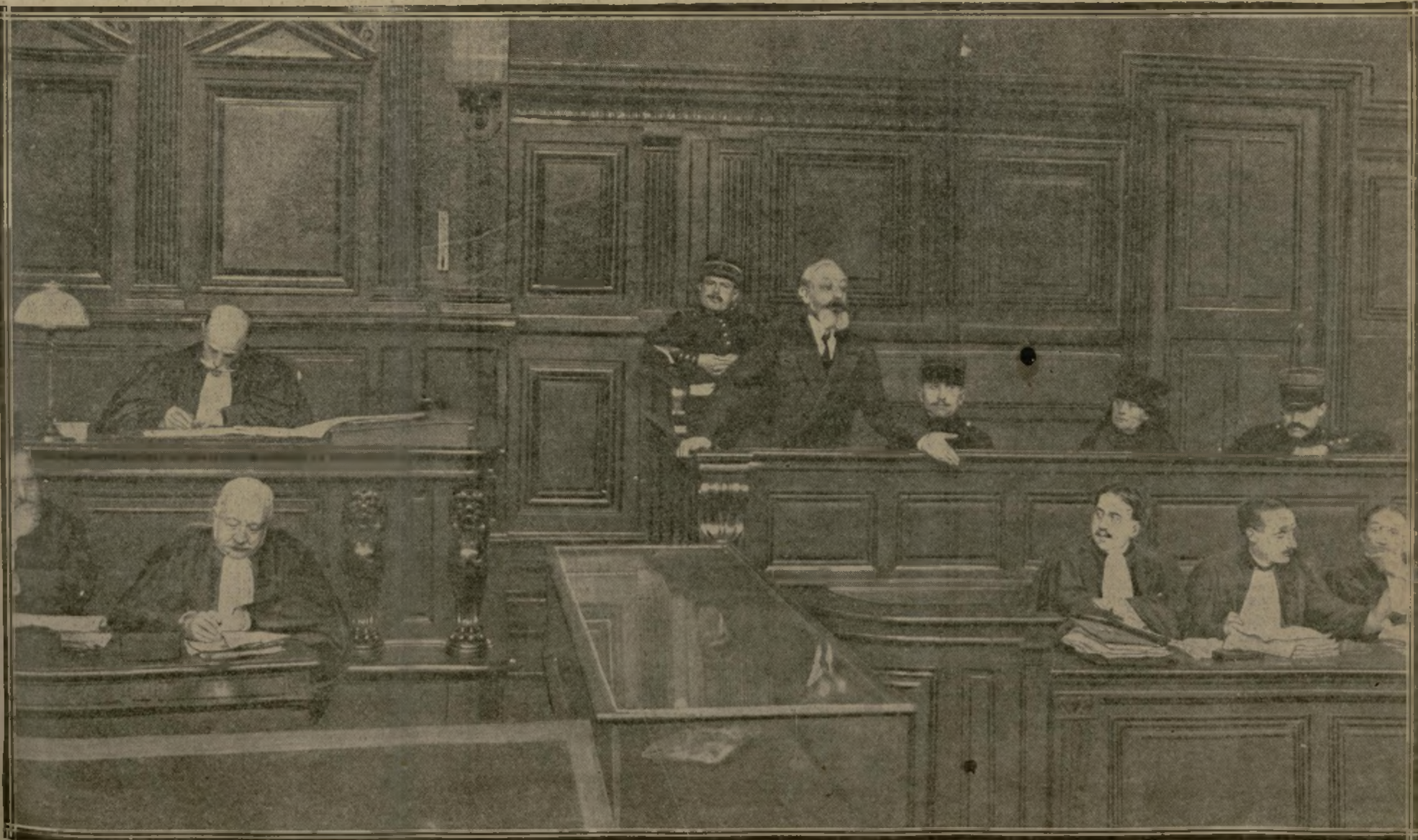
Jeudi
29
MARS
1917

REDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.75 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 35 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Td.; Cent. 80-85
= PIERRE LAFITTE FONDATEUR =

LE PROCÈS DEPERDUSSIN A LA COUR D'ASSISES



DEUX ATTITUDES D'ARMAND DEPERDUSSIN PENDANT LA LECTURE DE L'ACTE D'ACCUSATION. AU MILIEU, L'ACCUSÉ PEU DE TEMPS AVANT SON ARRESTATION



L'ACCUSÉ ET SA FEMME AU COURS DE L'AUDIENCE. AU-DESSOUS D'EUX LEURS DÉFENSEURS, MM. ANDRÉ HESSE ET HENRI-ROBERT

Armand Deperdussin et sa femme, qui ont à répondre de faux, usage de faux et complicité, devant le jury de la Seine, ont fait leur apparition hier à midi et quart dans le box des accusés, lui très vieilli et portant la barbe, elle en deuil et très calme. Ce procès qui,

en temps de paix, eût été sensationnel, avait attiré peu de monde : environ une demi-salle. Deux cent quatre-vingt-dix faux sont reprochés à Deperdussin et le jury doit répondre à 1.200 questions. M^e A. Hesse défend Deperdussin, et M^e Henri-Robert M^{me} Deperdussin.

NOUVEAUX PROGRÈS DE NOTRE OFFENSIVE AU NORD DE L'AILETTE

La lutte d'artillerie redevient très violente sur différents points de notre front.



LA VISITE DU NOUVEAU MINISTRE DE LA GUERRE A NOYON

Au milieu de la photographie, et de gauche à droite : le GÉNÉRAL NIVELLE, M. PAINLEVÉ, ministre de la Guerre, et le GÉNÉRAL HUMBERT

Tandis qu'entre la Somme et l'Oise notre effort semble se stabiliser, la pression de nos troupes victorieuses ne cesse de se manifester au nord de l'Aisne, tout le long de la branche montante de cette vaste charnière où s'articule le front d'Occident.

Dans cette période de la lutte, qui participe à la fois de la guerre de mouvement et de la guerre de position, il est difficile de noter de façon précise les lignes occupées par des fronts offensifs. Le communiqué d'avant-hier soir, qui indiquait un violent bombardement sur le front Houpy-Essigny-Benay ; le communiqué d'hier matin, qui signalait une vive lutte d'artillerie au cours de la nuit à l'est de la basse forêt de Coucy, montrent assez qu'en ces régions déjà l'artillerie lourde a dû entrer en jeu contre les premières positions préparées par l'ennemi pour couvrir les abords de la Somme. Il reste à défoncer ces lignes sous les obus de gros calibre, avant de progresser. Cette tactique savante, succédant aux coups de main hardis et à l'élan irrésistible qui a permis à notre infanterie d'occuper en quelques jours la basse forêt de Coucy et les premières hauteurs qui s'étendent au nord de l'Ailette, nous permet de beaux espoirs. L'occupation, au delà de la ligne Servais-Barisis, des pentes est du ruisseau de Servais, place nos avant-gardes sur les premiers contreforts du massif de la forêt de Saint-Gobain, et notre progression à l'est de Coucy-la-Ville nous rapproche de la lisière de la haute forêt de Coucy. Ce sont là de puissants bastions, mais qui peuvent se tourner, tandis qu'on les dilonne de front.

Déjà les sérieux progrès que signalent les dernières nouvelles, dans la région du front qui va de l'Aisne à l'Ailette, au nord-est de Soissons, l'occupation de points d'appui importants à l'est de

la ligne Neuilly-Neuville-sur-Margival, l'avance de colonnes qui, suivant la voie ferrée de Soissons à Laon, déboucheraient sur le canal de l'Oise à l'Aisne, permettent d'imaginer dans un avenir prochain une liaison avec l'armée qui remonte l'Ailette et a dépassé la route de Château-Thierry.

Dans le même temps, des actions locales, souvent assez vives, sont signalées sur le reste de notre front : coups de main qui permettent de ramener des prisonniers, ou bombardements qui tiennent l'ennemi en haleine. Dans la région de Champagne, cette lutte d'artillerie était hier très violente.

Quant à la cavalerie anglaise, continuant ses explorations au delà de Roisel, elle a occupé, après des escarmouches, les villages de Villers-Faucon et de Saulcourt.

Jean VILLARS.

La dernière inspection d'Hindenburg avant l'incendie de nos villages

Londres, 28 mars. — M. Percival Phillips, télégraphiste du front britannique :

Le maréchal Hindenburg était à Roisel le 10 mars, peu avant la destruction du village par les Allemands. Il a visité les derniers villages qui, depuis, ont disparu dans les flammes.

Le pillage de Roisel, qui a précédé sa destruction, a été exécuté avec le plus grand soin. Les habitants ont été contraints de remettre tout leur argent aux Allemands, qui ont ensuite fait des perquisitions pour confisquer tous les titres de Sociétés françaises et qui ont volé aussi toutes les valeurs trouvées par eux dans les coffres-forts qu'ils avaient fracturés dans les banques.

Les Allemands, au lieu de mettre le feu à toute la ville, ont incendié d'abord les habitations à l'air, généralement vers le milieu de la nuit ou à l'aube. Certaines familles ont dû ainsi évacuer successivement plusieurs refuges devant les flammes.

Ce que sera la coopération des Etats-Unis

WASHINGTON, 28 mars. — M. Laneing a tenu hier la première des consultations qu'il aura avec les principaux membres du Congrès au sujet de la politique de guerre des Etats-Unis.

Le président semble chercher à se renseigner avant d'écrire son message : il veut savoir comment le Congrès accueillera une déclaration catégorique de guerre à l'Allemagne.

D'autre part, l'envoyé spécial du Peuple Parisien à Washington est en mesure de donner quelques précisions sur ce que sera le message du président Wilson au Congrès :

Le président, télégraphiquement, récapitulera d'abord tous les actes hostiles de l'Allemagne contre les Etats-Unis depuis les derniers messages. Il déclarera ensuite que, par suite de ces actes hostiles, l'état de guerre a existé entre les Etats-Unis et l'Allemagne par la volonté et la résolution de celle-ci depuis le 31 janvier, date de la note ultimatum de l'empire allemand la guerre sous-marine. Il demandera enfin au Congrès, et suivant l'ancienne coutume des Etats-Unis, de reconnaître officiellement l'existence de cet état de guerre.

Les conditions de la participation des Etats-Unis à la guerre européenne seront les suivantes : coopération navale immédiate avec les flottes alliées ; la coopération militaire sera soumise aux délibérations du Congrès et probablement différée ou limitée. La coopération financière, dont les dernières lignes n'ont pas encore été arrêtées, sera particulièrement favorable à la France.

Que l'état de guerre se transforme, dans un avenir plus ou moins rapproché, en une guerre déclarée, aucun doute ne subsiste plus dans les milieux officiels.

L'alliance finale des Etats-Unis avec les Alliés, comportant une complète coopération dans tous les domaines, n'est donc plus considérée que comme une question de mois ou de semaines.

Il est de toute nécessité que notre action en Grèce reste très énergique

On nous communique la note suivante :

La commission des Affaires extérieures de la Chambre a reçu communication de documents qui démontrent que la situation en Grèce n'est pas satisfaisante et que les Alliés n'obtiendront les garanties qu'ils ont exigées du gouvernement d'Athènes pour la sécurité de l'armée d'Orient que par l'unité et la fermeté de leur action politique.

Le général Sarraïl et les comitatdjis

Des bandes de comitatdjis, apparues depuis quelque temps en Thessalie, ayant attaqué une patrouille française à Koriza, et fait des victimes, le général Sarraïl avait fait savoir que, désormais, il sévirait impitoyablement.

De nouveaux incidents s'étant produits, une perquisition fut opérée dans un couvent suspect, le couvent de Ladonion, centre d'une organisation hostile à nos troupes et où un dépôt d'armes fut découvert. L'officier grec et un pope bulgare, arrêtés dans ce monastère et convaincus d'avoir pris part aux attentats des comitatdjis, furent passés par les armes, d'ordre de l'autorité militaire française. Teis sont les faits.

Aux réclamations qui lui ont été transmises, le général Sarraïl s'est contenté de répondre qu'il ferait fusiller de la même manière quiconque participerait à de tels attentats contre nos soldats ou les seconds.

Voilà la bonne manière. Les comitatdjis grecs, résidus des ligues de réserves, font, sous couleur de politique, du brigandage pur et simple. L'énergique méthode du général Sarraïl met les choses à leur place et coupera court à toutes les réclamations. — J. B.

Dunkerque bombardée par des torpilleurs allemands

(OFFICIEL) — Dans la nuit du 25 au 26 mars, vers 2 heures, des torpilleurs allemands ont tiré sur la ville de Dunkerque une soixantaine de projectiles.

Ce bombardement, qui a duré trois minutes, a fait deux victimes. Les torpilleurs se sont immédiatement retirés à grande vitesse.

ON OFFRE A GORKI D'ÊTRE MINISTRE



M. MAXIME GORKI

Petrograd, 28 mars. — Le gouvernement provisoire a décidé de créer un ministère des Beaux-Arts. Le nouveau portefeuille sera offert à Maxime Gorki.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

L'AFFAIRE DEPERDUSSIN AUX ASSISES

La première journée d'un procès retentissant

Il faut bien que ce soit M. Deperdussin, ce vieillard que deux gardes soutiennent pour l'aider à marcher. Il faut bien que ce soit lui, puisqu'il s'assied à la place où va être jugé M. Deperdussin, derrière M. André Hesse, qui défend M. Deperdussin. Mais nul de ceux qui l'ont vu jadis ne peut le reconnaître. Cette barbe blanche, ces longs cheveux blancs, cette figure émaciée lui donnent l'apparence d'un vieux peintre que la mort guette, au sortir de l'Institut. Il est entré en prison, voilà trois ans, un gaillard brun et solide, à l'œil hardi. Il en sort un vieil homme chancelant, au regard humble.

D'une voix monotone, un greffier lit no acte d'accusation. On entend : 10 millions, 5 millions, 20 millions... Un million de bijoux. — Oh ! chuchote une spectatrice scandalisée, un million de bijoux ! à Château, automobiles, perles, argent, millions, millions, millions... A chaque chiffre, un petit frémissement court dans l'auditoire. Un auditoire ordinaire : au fond, des miséreux debout. Sur les bancs, des dames à manchon bourgeois et quelques euriex modestes.

Le greffier s'assied, et il se lève, le déclin. Le président Thomas, en quelques phrases, résume sa biographie. Né à Paris, d'une famille bien ruinée. Boursier au lycée Louis-le-Grand, bon élève ; il a des prix. Mais il cesse ses études à dix-sept ans, parce qu'il doit gagner sa vie. Petit employé en France et en Belgique. Et puis l'escroquerie et dix années éclatantes.

— Vous êtes un charmant, dit le président. Il répond, d'une voix de pauvre : — Je ne cherche pas à charmer... ce n'est pas ma faute.

Et le président : — Enfin, vous étiez l'un des Parisiens les plus sympathiques. Je me rappelle encore le chagrin, oui, le chagrin que j'ai éprouvé lorsque j'ai appris que vous, qui aviez fait faire des progrès à l'aviation... l'aviation, dans ce temps-là, remuait les sentiments patriotiques... que vous, vous étiez un fanatique. Et j'ai en aussi de la honte... une déception.

Il dit cela simplement, M. le président Thomas. Et, certes, il ne songe à aucune litté-

ture. Oui, il a un peu souffert en apprenant l'arrestation de l'homme qu'il va maintenant juger. Et M. Deperdussin devient très rouge, se détourne comme pour pleurer. Mais il se retient.

— On vous avait donné la Légion d'honneur !

— Oui... Je n'aurais pas voulu. Mais on m'a dit : « C'est pour la maison. » Et — il s'anime un peu — j'avais travaillé. Je l'avais gagnée, en somme !

— Si l'argent avait été à vous, jette promptement M. Thomas.

Aussitôt, le ton s'humilie :

— C'est vrai, monsieur le président.

Mme Deperdussin est assise sur le même banc. Le vieil homme la regarde. Elle ne remue pas le visage. Il a un sanglot.

— Je l'affirme, je le jure, elle est complètement innocente. C'est ma plus grande victime. Elle n'avait rien, elle a eu, elle n'a plus rien. Elle n'est pas complice. Elle ne savait pas. Je le jure, je le jure !

Et il raconte. Il était dans un mirage. Il avait fini par trouver cela naturel. Il était emporté par sa « popularité ». Il était le monsieur à qui on demandait 20 francs et qui en donnait 100. Mais il était sûr d'en sortir. Il en serait sorti.

— C'était de l'argent mal acquis, mais pour une belle cause !

— Oui, concède le président, vous avez appliqué une partie de ces sommes à des œuvres louables en elles-mêmes.

Il s'écroule : — Je ne dis pas qu'elles ne sortaient pas d'une source criminelle.

Mais il reprend toute sa lucidité pour expliquer aux jurés le mécanisme qu'il employait. Il parle avec clarté, non sans élégance. On nous a dit qu'il avait en des prix au lycée.

On suspend l'audience. Il se lève et sort de son banc en pliant sur ses jambes lassées. Le docteur Roubinovitch, qui fut appelé à l'examiner, a dit : « C'est le nabab de Daudet. » Oui, Jeanspillet, l'homme du fait, dit avoir cette mine usée, ce regard terni, ce dos courbé, cette inquiétude et cette honte de tout le corps. Il s'en va. Les gardes le portent presque.



LES DÉFENSEURS DES DEUX ACCUSÉS

À gauche : M. ANDRÉ HESSE, avocat de M. Deperdussin. À droite : M. HENRI-ROBERT, avocat de M. Deperdussin.

LES DÉBATS

A midi dix exactement, Armand Deperdussin et Mme Deperdussin ayant pris place dans le box des accusés, ayant devant eux, au banc de la défense, M. André Hesse et M. le bâtonnier Henri-Robert, la Cour, présidée par le conseiller Thomas, fait son entrée. L'avocat général Fremont occupe le siège du ministère public.

Le greffier donne lecture de l'acte d'accusation. S'il est cette formalité accomplie, elle nécessite près d'une heure. — Le conseiller Thomas, après avoir précisé l'inculpation relevée contre les accusés, procède à l'interrogatoire d'Armand Deperdussin.

— Vous avez fait, lui dit-il, d'excellentes études au lycée Louis-le-Grand, grâce à une bourse. Vous fûtes considéré comme un élève remarquablement intelligent, vous avez eu des succès qui faisaient présager pour vous un très bel avenir. Des revers de fortune obligèrent votre mère à vous retirer du lycée, alors que vous étiez à peine âgé de dix-sept ans.

Et comme il fallait pourvoir à votre avenir, on vous mit à l'école municipale de chimie pendant quatre années.

Deperdussin approuvait d'un mouvement de tête, le président poursuivait :

— En 1884, vous devenez employé d'assurances à Paris ; peu après, vous partez au régiment où vous vous conduisez parfaitement.

Successivement, le président Thomas passe en revue les diverses étapes de l'existence assez mouvementée de Deperdussin. Il le fait voir en Belgique où il s'occupe de publicité, d'entreprises cinématographiques, toujours sous l'empire d'une sorte de fièvre que d'aucuns pourraient qualifier de « folie des grandeurs ». A l'exposition d'Anvers, Deperdussin joua un rôle assez important. Il organisa des conférences, développa la publicité lumineuse, ce qui lui valut de réaliser d'assez beaux bénéfices, environ 50.000 francs. Mais son goût du luxe entraîna sérieusement son pécule. Enfin Deperdussin quitta la Belgique vers la fin de 1901 pour venir à Paris.

L'ASCENSION A LA FORTUNE

— A Paris, poursuit le président Thomas, vous entrez comme placier à la fabrique de soieries Galand, 12, rue des Jeuneurs, aux modestes appointements mensuels de 250 francs. Votre ascension à la fortune devait être rapide et, quelques années plus tard, vous vous trouvez président de l'Académie de France et chevalier de la Légion d'honneur.

Ce souvenir, ainsi évoqué, provoque chez l'accusé une très vive émotion.

— Oui, certes, j'aurais dû ne pas accepter cette décoration ; j'aurais dû... et ce ne fut que sur les pressantes sollicitations de mes amis, qui ignoraient tout de mes engagements, que je consentis. Je le dois pour l'estime, la confiance et la sympathie que me témoignèrent tous mes collaborateurs de l'aviation. Au fait, je l'avais bien gagnée, cette décoration !

Puisant rapidement au divorce de Deperdussin, puis à son mariage, en 1902, avec Mme Servais, une jeune employée de magasin sans fortune, le président lui demande de s'expliquer sur les raisons qui le firent contracter cette union sous le régime de la séparation de biens, alors que tous

deux étaient absolument dénués de fortune. L'accusé se borne à répondre qu'il voulait échapper aux difficultés qui pourraient surgir dans l'avenir avec sa première femme.

N'était-ce pas plutôt parce que vous envisagiez déjà vos prochaines opérations frauduleuses et que vous vouliez mettre à l'abri une certaine part de la fortune que vous espérez acquiescer ainsi ?

Avec des larmes plein la voix, Deperdussin lance cette protestation :

— Monsieur le président, il n'y a qu'un seul coupable, c'est moi ! Ma femme est innocente, je le jure ! Elle est ma première et ma plus grande victime. Je regrette mes actes. Si je dois payer ma faute de tout ce qui me reste à vivre, je suis prêt. Voir ici, sur ces bancs, ma malheureuse femme, ce sera le martyre de ma vie. J'affirme qu'elle est innocente ! ajoute-t-il en sanglotant.

Au bout d'un instant, il reprend : — Je suivais mon rêve de l'aviation. J'étais allé en Allemagne, à Metz et à Strasbourg, et je savais les efforts que l'on faisait là-bas en faveur de la science nouvelle.

Je devinais ce qui est arrivé. Eh bien ! l'aviation a sauvé bien des gens. J'ai été populaire, j'ai été encensé, adulé de tous les côtés. Entraîné par la fièvre de cette popularité, j'ai perdu la tête, et, ne sachant plus ce que je faisais, j'ai pensé que de l'argent, même mal acquis, pouvait servir une belle et noble cause. J'ai commis des crimes, mais je vivais une sorte de mirage...

LA COMBINAISON

On aborde, enfin, la « combinaison » proposée au Comptoir Industriel et Colonial, par l'intermédiaire de M. Jorre, un ami de la famille Servais. Il s'agissait d'acheter des stocks importants de soieries et de les revendre à terme avec de beaux bénéfices. M. Mellier, l'un des administrateurs du Comptoir, présenta Deperdussin à ses collègues du conseil d'administration, qui furent séduits. Ils apportèrent tous les fonds nécessaires au développement de l'entreprise.

Grâce aux factures à en-tête de la maison Branel, successeur de la fabrique Technid, ou Deperdussin avait été placier, factures en blanc qu'il s'était facilement procurées en s'adressant à un jeune employé qui les lui avait remises « sans penser à mal ». L'inculpé avait établi des factures d'achat d'une certaine quantité de pièces de soie pour l'un quelconque des cinq grands magasins de Paris, dont il joignait un bon de commission.

Le Comptoir acceptait la proposition, d'autant plus séduisante qu'il devait toucher de ce fait 12 % à six mois, plus 5 % pour l'intérêt de l'argent, soit 17 %.

Toutes les opérations d'achat et de vente étaient fictives. La somme versée à Deperdussin par le Comptoir pour le règlement de la nouvelle affaire traitée servait en réalité au paiement de l'impôt sur le revenu, mais elle devait toujours d'une importance croissante en raison des 17 % payés à l'établissement. C'est ainsi qu'en l'espace de dix ans, 132 opérations furent effectuées portant sur un total de 198.333.127 francs.

Le profit personnel de Deperdussin s'éleva à 16.011.272 fr. 35. Les experts ont déterminé

LE "TIP" remplace le Beurre
Aug. Pellerin, 82, r. Rambuteau (1/5) 1/2

L'AVANCE FÉMININE

MADemoiselle L'ATTACHEE



Mlle TARDY

La nouvelle attachée de cabinet du sous-secrétaire d'Etat aux Finances

On a remarqué, dans la composition du cabinet de M. Mélin, sous-secrétaire d'Etat aux Finances, la présence d'une jeune fille : Mlle Jeanne Tardy.

Et voilà, pour la femme, encore une Bastille conquise ! J'ai voulu connaître celle qui, la première, avait su pénétrer dans la place ; j'ai voulu porter mes félicitations à « Mademoiselle l'attachée ». Mais je ne me doutais pas des difficultés que j'allais rencontrer dans l'exécution de cette simple mission. C'est que Mlle Tardy n'est pas du tout une femme dans le genre de Madame « Réclamier » ; cette avant-coureuse, cette « précurseuse », est une modeste qui fut comme la peste journalières, photographes, tous les dispensateurs d'une publicité qu'elle veut à tout prix éviter.

L'aborder de front était inutile : elle aurait fui, telle Galatée derrière les saules, à l'abri de ses huisseries et de ses cartons verts. Je procédai donc autrement et, tout en fumant une cigarette dans le cabinet d'un ancien confident devenu haut fonctionnaire, je rencontrai par hasard Mlle Tardy, qui se rendait à l'appel de son chef : c'est une jeune fille au maintien modeste, agréable, au visage régulier éclairé par de grands yeux de rêveuse plutôt que de combattive.

Dès les premières paroles que je lui adres-

sal, elle devina le traquenard dans lequel elle était tombée et déjà s'élançait vers la porte quand je fus assez heureux pour la retenir.

— Mademoiselle, lui dis-je, vous n'avez pas le droit de vous dérober ainsi à la légitime curiosité de toutes les jeunes filles qui peuvent intéresser la situation nouvelle que vous avez su conquérir.

— Mais, monsieur, me répondit-elle d'une voix douce, hésitante, je ne supposais pas, en acceptant pendant la guerre une situation provisoire, comme d'autres ont accepté d'être dactylos ou comptables dans les casernes, que je ne supposais pas, dis-je, avoir accompli un acte d'intérêt général. D'ailleurs, ajouta-t-elle un peu malicieusement, vos confrères et vous-même êtes en train de découvrir l'Amérique, car je faisais partie déjà, depuis août 1915, du cabinet de M. Mélin, ministre du Travail, et ma nomination avait paru à l'Officiel de cette époque. Vous ne lisez pas assez l'Officiel, messieurs les journalistes.

J'acceptai humblement cette raillerie et demandai :

— Je sais, mademoiselle, que vous êtes licenciée en droit, licenciée d'histoire et de philosophie, que vous préparez même votre doctorat ; pouvez-vous me dire dans quel but vous collectionnez ainsi les diplômes ?

— Pour le plaisir, parce que l'un entraîne l'autre, parce que je veux me créer une culture générale.

— En vue de quel but ?

— Je ne saurais encore le définir bien nettement, mais je crois qu'il sera possible de donner dorénavant aux femmes certaines fonctions administratives telles que l'inspection du travail, l'inspection générale du ministère du Commerce, voire même le conseil d'Etat.

— Vous viseriez la place d'auditrice ?

— Pourquoi pas ?

Et cependant, malgré ses ambitions hardies et d'ailleurs justifiées par son mérite, Mlle Tardy n'est pas une féministe dans le sens combatif du mot.

— Je ne prétendrais pas, me dit-elle modestement, émettre une opinion sur un sujet qui m'est inconnu ; je manque d'expérience, je ne suis encore qu'une élève ; pourtant je vous avouerai que, en principe, le droit de vote me semble devoir être accordé aux femmes complètement, puisqu'il l'a été partiellement. Les demi-mesures, les solutions mixtes ne sont jamais heureuses en politique.

On le voit, en dépit de ses apparences effarouchées, de ses allures timides, Mlle Tardy, malgré qu'elle s'en défende énergiquement, est bien réellement une jeune personne aux idées avancées ; elle est organisée pour la lutte, mais luttera doucement, sans faire de bruit, et, de son petit pas tranquille et silencieux, arrivera où elle voudra... même au conseil d'Etat peut-être.

PIERRE CHANCEL.

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

L'armée russe a gardé sa force et sa résolution intactes

PÉTROGRAD, 28 mars. — Le principe de la guerre continue à outrance jusqu'à la victoire complète exprimé ces jours derniers avec une telle énergie, n'a subi aucun doute sur l'intention de l'armée et du peuple de reconquérir par la victoire extérieure la conquête de la liberté intérieure.

Les éléments les plus radicaux parmi les ouvriers affirment également cette nécessité, avec seulement comme variante de ne pas chercher d'annexion.

Les sentiments d'union et de solidarité entre les officiers et les soldats se font de plus en plus forts.

Hier, tard dans la nuit, a eu lieu une imposante manifestation consacrant cette fraternité d'armes, les officiers de la garnison de Pétrograd et de la flotte de la Baltique ayant défilé devant les députés à l'Assemblée plénière des députés ouvriers.

A cette réunion, la question des buts de guerre fut examinée. A l'unanimité, les assistants décidèrent que les hostilités devaient être poursuivies jusqu'à ce que tout le territoire russe et celui des alliés de la Russie fussent libérés de l'ennemi.

A la même unanimité, l'Assemblée exprima cette opinion que seuls des soldats pouvaient parler du rattachement du front.

Il fut également émis cet avis que la guerre devait être non pas de conquête mais de libération.

Hier sont arrivés les délégués envoyés par le gouvernement au front nord. Ils ont fait part de leurs impressions réconfortantes et de l'état d'esprit des soldats qui ont juré de ne pas abandonner un pouce du territoire national.

D'autres délégués sont revenus de Revel apportant la résolution des officiers et des marins qui ont promis leur plein et entier appui au gouvernement pour atteindre la victoire.

Le général Ivanof est arrêté

KIEV, 28 mars. — Le comité exécutif a ordonné l'arrestation du général Ivanof, qui a été placé sous bonne garde.

Le comité a télégraphié ensuite au gouvernement pour demander des instructions. (On se souvient que le général Ivanof s'est montré jusqu'au bout partisan de l'ancien régime.)

Un raid d'hydravions russes près de Constantinople

PÉTROGRAD, 28 mars (Officiel). — Une de nos escadrilles d'hydravions a attaqué Derbent, à 40 verstes au nord-ouest de Constantinople, et a jeté plus de 50 bombes sur l'usine hydraulique qui fournit l'électricité à Constantinople.

Le même jour, un autre groupe a bombardé Toulché.

L'Espagne repousse une offre inacceptable de l'Allemagne

MADRID, 28 mars. — Le ministère des Affaires étrangères publie une note officielle, relative aux demandes faites par le gouvernement espagnol, depuis la déclaration de blocus, pour obtenir de l'Allemagne un traitement de faveur qui permette à l'Espagne de reprendre son trafic maritime international.

La note rappelle le fait qu'au moment de la déclaration du blocus un grand nombre de navires espagnols se trouvaient dans des ports alliés, particulièrement dans des ports anglais, où ils s'étaient rendus, pour la plupart, avec des cargaisons de fruits, et de produits de soufre conduits allemands.

Le gouvernement espagnol, qui n'a cessé depuis lors de demander à l'Allemagne d'assurer le libre retour dans les ports d'Espagne de ces navires, vient d'être mis au courant par l'ambassadeur d'Espagne à Berlin des conditions auxquelles le gouvernement impérial est disposé à garantir, pour un délai de cinq semaines, le passage de ces navires à travers la zone bloquée.

Ces conditions jettent un jour singulier sur les sentiments amicaux que prétend professer l'Allemagne à l'égard de l'Espagne :

« Les armateurs de ces navires prendront l'engagement de ne pas les ravoyer dans les ports des ennemis de l'Allemagne et de ne pas les faire servir aux intérêts des Alliés. Ils déposeront comme garantie dans des banques allemandes une somme de 500 marks par tonne, pour chacun de leurs navires portant d'un port anglais. Enfin, le gouvernement espagnol devra s'engager à ne pas assurer pour le compte de l'Etat les navires qui pénétreront à l'avenir dans la zone de guerre. »

« Comme ces conditions, dit en terminant la note, ne sauraient être acceptées par le gouvernement de Sa Majesté sans infirmer les principes essentiels qui inspirèrent sa note du 6 février, et que, en fait, la presque totalité de sa flotte marchande se trouve immobilisée, elles n'ont pas été admises. »

« Mais de nouvelles démarches seront faites, en vue d'obtenir une meilleure solution. »

LE PRIX DU PAIN VA-T-IL AUGMENTER ?

M. Fernand David, ministre de l'Agriculture, vient de saisir la Chambre, au nom du gouvernement, d'un projet de loi ayant pour objet d'abroger les dispositions de l'article premier de la loi du 29 juillet 1916 fixant le prix maximum du blé.

Le gouvernement pourra taxer, cette céréale par décret comme il a le pouvoir de le faire pour l'avoine, le seigle et l'orge.

L'expusé des motifs dit que le gouvernement estime qu'il convient de renoncer au système des primes à la culture du blé et qu'il lui paraît préférable de rechercher la solution du problème dans le relèvement du prix du blé.

Les ministres anglais sont favorables au vote des femmes

LONDRES, 28 mars. — A la séance de la Chambre des Communes de ce jour, la question du droit de vote des femmes a été sérieusement envisagée.

Le point de vue de beaucoup de mes collègues et le mien, a déclaré M. Asquith, sont maintenant tout autres que celui que nous observions avant la guerre.

A cette époque, notre opposition était uniquement fondée sur des considérations d'intérêt public, mais il est maintenant incontestable que les femmes ont gagné leur propre cause, et nous devons reconnaître que, sans elles, nous aurions rencontré dans la conduite de la guerre des difficultés à surmonter. Ce serait une suprême injustice que d'enlever aux femmes la possibilité et le droit de faire entendre leur voix et leurs revendications.

M. Lloyd George, qui prit la parole après M. Asquith, se montra aussi très nettement favorable au suffrage des femmes.

« Quand nous réorganiserons le travail, dit-il, après la guerre, nous n'allons pas repousser les femmes et leur refuser le droit de se faire entendre. Ce serait une injustice, un attentat auquel le pays refuserait de prêter la main. »

Le vapeur-hôpital « Asturias » a pu s'échouer à la côte

LONDRES, 28 mars. — On annonce que le vapeur-hôpital « Asturias », torpillé la nuit dernière, n'a pas coulé, mais est venu s'échouer près d'un village de la côte.

Il n'avait heureusement à son bord, quand il fut torpillé, que cinquante-deux hommes non blessés, en plus de l'équipage et du personnel de médecins et d'infirmières. Ceux-ci ont exprimé leur joie d'avoir débarqué précieusement la veille leurs blessés, au nombre de mille. C'est par pur hasard que ces malheureux ont pu échapper au torpillage.

L'Angleterre usera de représailles.

LONDRES, 28 mars. — Le gouvernement britannique a décidé de prendre des mesures de représailles, en réponse au torpillage du navire-hôpital « Asturias ».

Ces mesures seront annoncées très prochainement. — (Information.)

Encore un paquebot américain qui arrive à Liverpool

NEW-YORK, 28 mars. — Le paquebot armé « Adriatic », de la White Star Line, est arrivé aujourd'hui venant de Liverpool, ayant à bord un grand nombre de passagers, parmi lesquels beaucoup d'Américains. Il a traversé à pleine vapeur la zone du blocus sous-marin allemand et n'a pas été inquiété. (New-York Herald.)

Ce que l'on dit à l'étranger

COMMENT SE SAUVE L'EQUIPAGE D'UN SOU-MARIN COULÉ

Neus Wiener Journal :

S'il arrive qu'un sou-marin soit coulé, le premier soin est de chercher à sauver l'équipage. Le renflouement de l'épave, lorsqu'il est possible, n'aura lieu que plus tard. La marine allemande fait usage de l'appareil Dräger qui peut permettre un sauvetage suffisamment rapide. L'appareil consiste en un cylindre d'oxygène, une carabine de potasse, un dispositif s'adaptant à la bouche, un sac respiratoire et les tuyaux reliant ces différents organes. L'ensemble est fixé sur une ceinture de sauvetage où il suffit de passer les bras. Deux embouchures sont disposées deux soupapes, l'une pour l'inspiration, l'autre pour l'expiration. L'air respire passe sur la carabine de potasse, s'y débarrasse de son acide carbonique, parvient de là dans le sac respiratoire et, après avoir absorbé de l'oxygène libéré par le cylindre, peut être aspiré à nouveau. Pour empêcher que l'eau ne pénétre dans le corps, le nez est bouché au moyen d'une pince. Chaque appareil est accompagné d'un bidon métallique contenant de la boisson. Quelques secondes suffisent pour endosser tout le dispositif.

Il s'agit ensuite d'ouvrir une écoutille pour livrer passage aux hommes. Si l'eau a gagné le intérieur du navire, l'ouverture se fait sans peine ; dans le cas contraire, il est nécessaire de faire pénétrer l'eau par les soupapes inférieures afin que la pression devienne égale au dedans et au dehors. Une fois l'écoutille ouverte, on lâche une ou plusieurs bouées munies d'un câble gradué en mètres. Deux hommes peuvent monter à la fois le long de chacun de ces câbles, la ceinture et le sac respiratoire aidant à les soulever. La montée ne se fait pas d'une seule traite, car la différence de pression du dehors et du dedans, si la profondeur est de 30 mètres, un plongeur d'arrêt est pris à 15 mètres, puis à 10 et à 5, la division métrique du câble n'a pas d'autre but. Arrivé à la surface, l'homme se débarrasse de son appareil et ne conserve que la ceinture.

La fraternité franco-britannique

Le maréchal Douglas Haig, commandant des armées françaises en France, a télégraphié au général Nivelle, commandant en chef des armées françaises du Nord et du Nord-Est, pour lui exprimer la douloureuse sympathie qu'il a fait naître dans le cœur de tous les soldats anglais le spectacle de dévastations commises en France par les Allemands.

AU SENAT Un débat à propos de l'arsenal de Roanne

A l'occasion du vote d'un cahier de crédits additionnels applicables à l'exercice 1917 — adopté à l'unanimité des 243 votants — le Sénat a eu hier à s'occuper d'un incident soulevé à propos de la construction de l'arsenal de Roanne.

Après avoir jugé quelques dépenses excessives et constaté quelques irrégularités budgétaires, la commission des finances présentait une motion ainsi conçue :

« Le Sénat, reprouvant les errements, dont la création de l'arsenal de Roanne a été la manifestation, exprime sa confiance dans le gouvernement pour y mettre fin. »

M. Albert Thomas vint, en conséquence, exposer comment le projet de création d'un nouvel arsenal avait été conçu, en août 1916, dans le but d'intensifier la production de matériel d'artillerie et de nous donner ensuite un établissement pour la fabrication de notre artillerie lourde.

Il reconnut quelques irrégularités au point de vue budgétaire, les commissions financières n'ayant pas été saisies du projet, mais les expliqua par la nécessité d'aller vite.

Après avoir couvert nettement le directeur, M. Hugoniot, qui a toute sa confiance, le ministre de l'Armement indiqua que, dès juin ou juillet prochain, l'arsenal nouveau produira des obus. Des ateliers pour la construction de canons sont aussi prévus.

M. Albert Thomas, affirmant, en terminant, que grâce à cette œuvre, réalisée honnêtement et loyalement, l'Etat sera doté d'un établissement dont les frais de construction seront amortis au bout de quelques mois.

Après M. Aimond, qui, tout en rendant hommage au patriotisme et à l'activité du ministre de l'Armement, regretta que les règles budgétaires n'aient pas été observées. M. Ribot, président du Conseil, vint demander au Sénat de conserver toute sa confiance à M. Albert Thomas, dont l'œuvre, au ministère des Munitions, est considérable, et de ne pas l'altérer par un vote.

Le débat se termina par le vote, à mains levées, de l'ordre du jour suivant, de M. Jean Duvivier, accepté par le gouvernement, et ainsi conçu :

« Le Sénat, prenant acte des déclarations du gouvernement sur le projet de l'arsenal de Roanne et confiant en lui pour maintenir le contrôle financier du Parlement, passe à l'ordre du jour. »

A LA CHAMBRE

La Chambre a consacré hier, une séance exceptionnelle à la discussion du projet relatif à la réforme du régime des entrées.

On discutera aujourd'hui les articles.

La Bourse de Paris DU 28 MARS 1917

Sous tenantes bien définies, la marche se borne à reproduire, ou à peu près, sa allure précédente. Au Parquet, l'extérieur qui se trouve parmi les rares exceptions passe de 103.70 à 103.15. En banque les cours de cours sont également peu sensés. Dans le compartiment industriel russe, nous la reprise de l'action à 1.750 au lieu de 1.710 la veille. Nos rentes sont sans grand changement : le 3 1/2 à 61.40, le 5 1/2 à 58.30. Du côté des Etats-Unis, nous constatons le Crédit Lyonnais est monté à 1.120, le Crédit d'Escompte est à 703. Parmi les grands Chemins français : le Nord se retrouve à 1.313, le P.-L.-M. à 1.060, l'Orléans à 1.125. Les obligations russes, les obligations russes qui ont été rachetées, nous les retrouvons à 1.100 et 1.090 à 1.090.

CHANGES
Londres, 27.37; Suisse, 142; Amsterdam, 236 1/2; Petrograd, 17.12; New-York, 23.52; Italie, 75; Barcelone, 63.12.

EVIAN Goutteux Rhumatisants CACHAT Eau de Régime par excellence

LES COMMUNIQUES OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Entre la Somme et l'Oise et au sud de l'Oise, aucun événement à signaler au cours de la nuit.

LUTTE D'ARTILLERIE ASSEZ VIVE DE PART ET D'AUTRE DANS LA REGION A L'EST DE LA BASSE FORET DE COUCY.

AU NORD DE L'AILLETTE, NOUS AVONS REALISE DE NOUVEAUX PROGRES, AINSI QUE DANS LE SECTEUR A L'EST, LE LEUILLY-NEUVILLE-SUR-MARGIVAL, OU NOUS AVONS ENLEVE PLUSIEURS POINTS D'APPUI IMPORTANTS.

Dans la région de Reims, nous avons effectué un coup de main à l'est de La Neuville et ramené des prisonniers. EN CHAMPAGNE, HIER, EN FIN DE JOURNEE ET DANS LA NUIT, LA LUTTE D'ARTILLERIE A PRIS UN CARACTERE DE VIOLENCE PARTICULIER DANS LA REGION BUTTE-DU-MESNIL-MAISON-DE-CHAMPAGNE.

Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES. — ENTRE SOMME ET OISE, GRANDE ACTIVITE DES DEUX ARTILLERIES, NOTAMMENT SUR LE FRONT ESSIGNY-BENAY.

Nos tris ont dispersé des travailleurs ennemis au sud de Saint-Quentin. Aucune action d'infanterie.

Au sud de l'Oise, ainsi que dans la région au nord de Soissons, escarmouches de patrouilles et vives fusillades en de nombreux points du front.

EN CHAMPAGNE, A LA SUITE DU VIOLENT BOMBARDEMENT DIRIGE SUR NOS POSITIONS A L'EST DE MAISON-DE-CHAMPAGNE, LES ALLEMANDS ONT LANCE CE MATIN UNE PORTE ATTAQUE ET ONT PU PRENDRE PIED DANS QUELQUES-UNS DE NOS ELEMENTS DE PREMIERE LIGNE. TOUTES LES TENTATIVES SUR MAISON-DE-CHAMPAGNE ONT ETE BRISEES PAR NOS FEUX, QUI ONT INFLIGE DES PERTES SANGLANTEES A L'ENNEMI.

Deux coups de main sur nos petits postes à l'est de la route Saint-Hilaire-Saint-Soupiet et au nord de Tahure ont complètement échoué.

Sur la rive gauche de la Meuse, tirs de destruction efficaces sur les organisations ennemies du secteur cote 304-Mort-Homme.

Canonade intermittente sur le reste du front.

Front britannique

NOTRE CAVALERIE, POURSUIVANT SES SUCCES D'HIER MATIN, S'EST EMPAREE AUJOURD'HUI LES VILLAGES DE VILLERS-FAUCON, SAULCOURT ET A CAPTURE DE PRISONNIERS ET QUATRE MITRAILLEUSES.

Une attaque, la nuit dernière, contre notre nouvelle position à Equancourt, a été repoussée : l'ennemi a eu des pertes.

DANS LA NUIT, APRES UN COURT COMBAT, NOS TROUPES SE SONT ETABLIES PLUS AU NORD, EN DEUX POINTS : DOIGNIES, LAGNICOURT ET, AUJOURD'HUI, ELLES ONT PROGRESSE AU SUD ET A

L'EST DE CROISILLES, OU L'ENNEMI RESISTE ENERGIQUEMENT.

Nous avons réussi plusieurs coups de main, au petit jour, à l'est d'Aix-Noulette et au nord de Neuville-Saint-Vaast.

Front italien

Action habituelles des deux artilleries, plus intenses sur le front situé entre le Frigido et les bords septentrionaux du Carso.

On signale de petites rencontres sur Troce (Haut-But), dans les environs de Dobla (Moyen-Isonzo), au sud-est de San-Pietro (Gorizia) et dans le secteur de l'Ucadi.

Nous avons repoussé l'ennemi et fait des prisonniers.

Fronts russes

FRONT OCCIDENTAL. — APRES UN BOMBARDEMENT D'ARTILLERIE, LES ALLEMANDS ONT ATTAQUE NOS POSITIONS, A L'EST D'ILLLOUKST. ILS ONT ETE REPOUSSES. DE MEME, UNE ATTAQUE AU NORD-OUEST DE POSTANY A ECHOE.

Au cours de la nuit dernière, après une préparation d'artillerie, l'ennemi a attaqué nos positions, dans la région de Bogouch (nord-ouest de Krowo) et s'est emparé d'une partie de nos tranchées. La situation a été rétablie par notre contre-attaque.

Sur la rivière Stokhod, dans la région de Borovno, nous avons procédé à une attaque par les gaz. A l'est de Brzejan, après l'explosion d'une mine, nos éclaireurs ont forcé la tranchée ennemie, d'où ils ont ramené vingt prisonniers allemands.

Un train blindé allemand a canonné nos positions à l'est de Korosmezo.

FRONT ROUMAIN. — Au sud de la rivière Tchabano, nos troupes ont engagé la bataille pour reconquérir les positions perdues le 23 mars.

Au sud de la rivière Oussa (vingt verstes au sud-ouest de Moineszi), l'ennemi a attaqué nos positions et, après une lutte acharnée, en a occupé une partie.

Le long du chemin de fer Focșani-Merecheszi, et le long de la chaussée Focșani-Tehouslea, de faibles contingents ennemis, ayant pris l'offensive, ont été repoussés.

FRONT DU CAUCASE. — Fusillade et reconnaissances d'éclaireurs.

Front de Macédoine

Après une violente préparation d'artillerie, l'ennemi a attaqué les tranchées que nous avions enlevées le 26 sur Cervana Stena, région ouest de Monastir. Son attaque a été arrêtée net par nos tirs de barrage.

LES PRISONNIERS RENOMBRES LE 26 PORTENT LE TOTAL DE NOS PRISES, DANS LES DERNIERES OPERATIONS AUTOUR DE MONASTIR, A 2.164 PRISONNIERS, DONT 29 OFFICIERS : 6 LANCE-BOMBES ET 16 MITRAILLEUSES.

Front belge

Dans les secteurs de Dixmude et de Steenstraete, les artilleries ont été réciproquement actives, sans que l'importance des tirs ait dépassé la normale.

PINSON

Une ambulance très chic, installée dans un grand hôtel de la rue de la Croix-Rouge ou dans une chambre de la rue de la Croix-Rouge, une ambulance de blessés. La plupart couchés, quelques uns levés, qui s'efforcent de marcher ou qui jouent aux dames, aux dominos, etc., etc.

C'est le jour des visites.

M^{me} MONTBARD (elle entre éplorée et chargée de petits paquets, et demande d'un ton larmoyant à une infirmière qu'elle rencontre). — Comment va mon fils ?

L'INFIRMIÈRE (une très jolie femme, peinte comme une rose de voiture. La bouche sanglante, le nez blanc, la jupe au hant des mollets. L'air d'une figurante d'opérette). — ... ? ... ? ... ?

M^{me} MONTBARD. — Vous ne me remettez pas ? M^{me} Montbard. Mon fils Edgar (elle indique un lit de l'autre côté de la salle) est là... (Reprise de la voix tragique.) Comment le trouvez-vous ?

L'INFIRMIÈRE (elle a envie de rire). — Je le trouve bien, madame... Et lui aussi se trouve bien... (Elle rit.)

M^{me} MONTBARD (air rasséréné). — Ah ! tant mieux !

L'INFIRMIÈRE (passe, M^{me} Montbard se dirige vers le lit de son fils Edgar.)

NOTRE FILS EDGAR (gras à lard et rouge comme une pomme à cidre, l'air hargneux). — Ah !... te voilà !... C'est pas malheureux !

M^{me} MONTBARD (effarée). — Tu dis ça comme si j'étais en retard ?

NOTRE FILS EDGAR. — Dame !... Tu devais venir à trois heures...

M^{me} MONTBARD. — Eh bien ?

NOTRE FILS EDGAR. — Eh bien, il en est quatre... à part ça...

M^{me} MONTBARD (consternée). — Mon Dieu !... Que je te demande pardon, mon Chéri !... J'ai oublié de mettre ma montre à la nouvelle heure... C'est encore la faute de cette sale guerre si tu as attendu... (Air de tendresse inquiète.) Comment te trouves-tu ?

NOTRE FILS EDGAR. — Te paie pas ma bobine, hein ? (Mouvement de M^{me} Montbard.) Mes deux voisins sont en balade... (Il indique les lits vides, à droite et à gauche.) alors, pas la peine de faire des chichis...

M^{me} MONTBARD. — C'est vrai... Celui de droite devait partir... mais l'autre ?

NOTRE FILS EDGAR. — L'autre est levé... il est là-bas qui essaie sa quille... Celui de droite est parti... mais remplacé par un type odieux...

M^{me} MONTBARD. — Depuis quand ?

NOTRE FILS EDGAR. — Depuis tout à l'heure... Le voilà assis à une table, avec M^{me} d'Eglantine !

M^{me} MONTBARD (elle regarde). — Tiens !... oui !... Elle le connaît ?

NOTRE FILS EDGAR (de plus en plus hargneux). — Probable... Ah ! ça !... Je pense que vous n'avez pas l'idée de me faire rester plus longtemps dans cette boîte de malheur !

M^{me} MONTBARD. — Mon Chéri, il est très nécessaire, pour que je t'obtienne la croix de guerre, que tu aies l'air, non seulement d'avoir été blessé... mais encore blessé grièvement...

NOTRE FILS EDGAR. — Pourquoi distu : que « je » t'obtienne, au lieu de « nous l'obtenions » ? P'pa ne marche donc pas ?

M^{me} MONTBARD. — Non... (Glée.) Il est buté... positivement buté... (Un silence.) Tu sais comment sont les hommes ?... Il t'en veut de n'être pas allé au front... (Elle s'arrête court et regarde autour d'elle pour voir si personne n'a entendu.)

NOTRE FILS EDGAR. — Te bile pas... personne ne peut nous moucharder... mais je veux rentrer à la maison, l'entends-tu ? J'en ai assez d'être dans cette turne...

M^{me} MONTBARD (suppliante). — Mon Chéri, mon Chéri !... Tout s'est arrangé si bien... Cette coupure que tu t'es faite en t'essayant sur du verre cassé à l'air d'une vraie blessure, puisque le docteur s'y est trompé...

NOTRE FILS EDGAR. — Euh !... Euh !... J'me demande, si il s'y est trompé tant que ça ?... Tu lui as hurlé, au milieu de sanglots qui m'effarient moi-même, que je venais d'être blessé devant Soissons, qu'on m'avait évacué, et cetera pantoute... Il n'a pas voulu te contrarier... Pourtant, quand tu lui as dit que tu voulais me mettre ici, il a insisté pour que tu me laisses à la maison... il t'a dit que je pouvais aller et venir comme si de rien n'était...

M^{me} MONTBARD (pratique). — Ne parlons pas de ce qui est passé... L'essentiel était que tu sois dans une ambulance... et tu y es... Pour le reste, laisse-moi faire, mon Chéri, et tu auras ta croix de guerre...

NOTRE FILS EDGAR (narquois). — Avec une, ou deux palmes ? (Il rit.) En attendant, méfie-toi de mon nouveau voisin, il va revenir se coucher... et ça m'a l'air d'un type à éventer les mèches... Il a déjà flairé que je ne viens pas du front, je le parierais... C'est comme le major... Il m'a demandé des détails... je lui ai dit que je m'étais évanoui...

M^{me} MONTBARD. — Qu'est-ce qu'il veut de plus ?

NOTRE FILS EDGAR. — Rien... il veut au contraire moins... Il m'a dit : « Evanoui ?... Alors, c'est de peur, mon garçon ?... Car c'est pas cette griffe qui a pu vous faire perdre connaissance. » Tiens !... v'là M^{me} d'Eglantine qui s'en va... et qui tique sur nous !... (M^{me} Montbard regarde M^{me} d'Eglantine, et lui fait les plus gracieux saluts.)

(A milieu de la salle.)

LA PETITE D'EGLENTINE (elle est debout devant un soldat qui veut se lever

et se

rest

que

Le

vais

me

re

B L O C - N O T E S

INFORMATIONS

— Le prince Pio de Sapoya vient d'arriver à Paris.

— Mrs W. B. Leeds, qui a passé l'hiver à Londres, est pour quelque temps à Paris.

— A Biarritz, sont arrivés récemment : princesse Philippine de Caraman-Chimay, Mme J. Hennessy, marquis de Bellamar, comtesse de Prunel qui part avec son mari, le capitaine de Prunel, pour le Maroc.

NAISSANCES

— La comtesse Jacques de La Bastide d'Hulst a donné le jour à une fille : François.

MARIAGES

— A Biarritz, vient d'être célébré, en présence d'une nombreuse assistance, le mariage de M. G. Gonzalez de Candamo, fils de M. de Candamo, ministre du Pérou à Paris, avec Mlle Conchita Escalante.

— Le mariage de M. Germain Tasseau de Maisons avec Mme Baragucy d'Hilliers a été célébré dernièrement dans la plus stricte intimité.

— On annonce les fiançailles de Mlle Diane de Monthozon, belle-fille et fille du marquis du Liscoet, décédé, et de la marquise du Liscoet, avec M. Robert Gerbault, lieutenant d'artillerie, décoré de la croix de guerre, fils de M. Gerbault, décédé, et de Mme, née Luce.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

M. Henri Martin, conseiller général de la Loire-Inférieure pour Nantes ;

du général baron Henri de Cointet de Filain, du cadre de réserve, commandeur de la Légion d'honneur, qui s'est éteint à Dijon, âgé de quatre-vingt-six ans ;

De la comtesse de Chiffoulaines, douairière, née de La Villehuchet, décédée en son château du Bois-Martin (Haut-Vienne) ;

De M. Jean Joffroy, d'une famille notable de Rivesaltes, sous-lieutenant au 31^e chas seurs à pied, décédé, à la suite de ses blessures, à l'Hôtel-Dieu de Narbonne, âgé de vingt-sept ans ;

De M. Jean Joffroy, le sculpteur américain bien connu, décédé à Rome des suites d'une pneumonie, âgé de soixante-trois ans ;

De Mlle Cecile du Bois de La Villardelle, sœur de Mgr du Bois de La Villardelle, évêque d'Amiens, dont les obsèques ont été célébrées mardi en la cathédrale de cette ville.

BIENFAISANCE

— Le Comité de secours aux ambulances roumaines donnera samedi prochain, à deux heures quarante-cinq, 64, rue du Rocher, et sous le patronage de M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, une matinée au profit des blessés roumains.

PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

— Parmi les dernières arrivées à Nice, citons : vicomtesse de Loyon d'Autroche, comtesse de Verdier, général et Mme Robert, M. Auguste Dauge, consul de Belgique ; M. Raymond Carayon.

— Ont quitté Nice : comte d'Ormesson, comte Rehbinder, comte et comtesse de Foras, Mme Flameng, comte de Goutcharoff, général Miksaletovich, etc., etc.

— Lady Hadfield vient de s'installer au Cap d'Al, à la villa Primavera. Femme de sir Robert A. Hadfield, le distingué ingénieur et physicien, elle est la fille du colonel américain Wickersham. C'est une des femmes généreuses d'Amérique qui ont le plus fait pour les œuvres de guerre. Lady Hadfield a avec elle Hon. Mrs Walter Long, veuve du colonel Walter Long, fils de l'homme d'Etat. Mrs Long est la nièce de sir Alan Johnston, ancien ministre d'Angleterre à La Haye, qui vient lui-même d'arriver à Monte-Carlo.

— Au profit des prisonniers et déportés serbes s'est déroulée dimanche, au Casino municipal de Nice, la magnifique kermesse que nous avons annoncée. Elle a fait honneur aux organisateurs : Mme de Constantinovitch, Mme Losanich et le consul de Serbie, et à tous leurs collaborateurs. D'excelents artistes triomphent dans la partie musicale ; "Une Revue du front", du lieutenant Acremant, avec Mlle Charlotte Wynn, fut également fort goûtée.

Le succès de cette belle manifestation charitable en faveur de nos alliés fut fort grand, et le résultat dépassa toute espérance.

— A l'occasion de la fête patronale de S. M. le roi des Belges, une kermesse flamande aura lieu, le dimanche de Pâques, 8 avril, dans le parc du château de Valrose, au profit des hôpitaux français et belges de Nice.

Un comité, composé des plus hautes personnalités de la colonie belge et de la ville de Nice, a été constitué.

— Prière d'adresser les avis de Noces, Mariages, Dîners, etc., à l'Office des Publications, 84, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-14. Bureaux : 9 à 5 heures, dimanche et fêtes, 11 à 12 heures, 6 à 8 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

TABLEAUX ET OBJETS D'ART

Importante collection de famille, en Savoie, à vendre par suite des événements de guerre. Peintures de 1^{er} ordre. BALLYDIER, notaire à Aix-les-Bains (Savoie).

PHILIPS

"1/2 WATT"

Manufacture de Lampes à incandescence « Philips » S. A.

Exigez des lampes munies de la marque PHILIPS, vous aurez ainsi toutes garanties au sujet de leur excellente qualité, économie de courant et durée.

— Ne plaisantons plus.

La fin de Guillaume.

Ayuntamiento de Madrid

— Si j'étais le vent, d'Edmond Haraucourt.

— Si j'étais le vent, d'Edmond Haraucourt.

— Si j'étais le vent, d'Edmond Haraucourt.

— Si j'étais le vent, d'Edmond Haraucourt.

— Si j'étais le vent, d'Edmond Haraucourt.

— Si j'étais le vent, d'Edmond Haraucourt.

— Si j'étais le vent, d'Edmond Haraucourt.

— Si j'étais le vent, d'Edmond Haraucourt.

LONGTEMPS j'ai détesté les photographes. J'en déteste les photographes pour catastrophes, grands mariages et voyages présidentiels. Je les trouvais encombrants, fastidieux, et leur indiscret me choquait au delà de tout ce que je pourrais dire. Ils étaient les premiers qu'on rencontrait sur tous les points de Paris où l'on savait qu'il allait se passer quelque chose. Impassibles, la botte de l'objectif suspendue à l'épaule, ils souriaient aux autorités, et les autorités leur souriaient. Car pour être fonctionnaire, on n'en est pas moins homme, et c'est toujours une satisfaction de penser que, tout à l'heure, on sera portraituré pour rien, et peut-être qu'il y aura dans une pose avantageuse. Il n'était pas jusqu'à ce petit prestige du photographe qui ne contribuât à me le rendre antipathique.

La guerre a vraiment bouleversé toutes choses : me voilà en train de les aimer. Je considère ce qu'ils font tous les jours, depuis trente mois, pour nous renseigner et nous instruire, et l'ingéniosité et l'activité folle qu'ils y déploient. Depuis quinze jours notamment, je me suis demandé à chaque instant : « Comment font-ils ? » Si rapide que fut le progrès de nos troupes, ils réussissaient à le suivre jour à jour, heure par heure. A côté du communiqué qui m'annonçait que Noyon ou Bapaume étaient pris, je trouvais l'image de la place de Noyon, des ruines de Bapaume, avec les sourires des vainqueurs au milieu de tout cela !

Aveugles que nous étions ! Nous ne voulions pas que ces gens fussent nos « confrères » : ils nous semblaient pratiquer un art tellement inférieur à celui du journaliste !

Aujourd'hui, nous sommes obligés de nous demander ce que serait la chronique de la guerre sans ces confrères-là. Nos informateurs racontent et décrivent les choses. Eux les montrent ; et ce que nous ne savons qu'affirmer, ils le prouvent.

Ainsi, grâce aux photographes, se dégageant de l'histoire présente, de splendides et effrayantes enseignements qui manqueraient au pays où qui lui seraient incompréhensibles. Ils s'évertuent à présenter l'ère seule à les lui fournir. C'est par l'image populaire, je veux dire par l'inspiration et le cinéma, que les foules ont appris et compris, de façon à ne plus l'oublier jamais, pourquoi nos soldats sont des êtres admirables qu'il nous faut aimer de toutes nos forces, et pourquoi le Boche cruel et vandale est un ennemi digne d'exécration. Si bien qu'il y a dans notre patriotisme et dans nos haines d'aujourd'hui quelque chose qui est vraiment l'œuvre du Photographe.

— Vous oubliez encore quelque chose, me dit l'un d'eux. Vous oubliez que le photographe ne saurait raconter ce qu'il voit, — grâce à quoi il demeure toujours le plus véridique des journalistes ; — et qu'il lui faut avoir vu ce qu'il raconte ; car on peut inventer un compte rendu ; on n'invente point un cliché. Nous ne pouvons donc, en somme, ni louer basement, ni diffamer, ni mentir. Votre plume vous le permettrait. Notre objectif non le défend.

Je l'avoue : je n'avais, avant la guerre, pensé à rien de tout cela.

SONIA.

Les rois font ce qu'ils peuvent

Comme on interrogeait M. Deperdussin, hier, à la cour d'assises, sur ce million qu'il dépensa en bijoux, il expliqua qu'il fallait compter dans cette somme les médailles qu'il remettait aux aviateurs.

— Je donnais des médailles en or, en or véritable, de vraies médailles, de l'or vrai.

On fut d'abord un peu étonné qu'il parlât avec tant d'emphase de simples médailles d'or, lui qui donna des rangs de perles et de luxueuses parures.

Mais il expliqua :

— J'en ai remis une à Brindejonc des Moulinais. De toutes les médailles d'or que les rois lui avaient données, il n'y avait que la mienne qui était en or.

Tout le monde rit. Le président lui-même, et voire M. Deperdussin.

A la façon de Gastibelza

L'autre jour, M. Edmond Haraucourt accepta de faire partie du jury d'un conservatoire d'amateurs. Et il fut d'abord agréablement surpris en constatant que les concurrents n'avaient pas méprisé ses œuvres.

En effet, une charmante jeune fille s'avancit sur l'estrade et annonça qu'elle allait réciter :

« Si j'étais le vent, d'Edmond Haraucourt. » Comme de juste, après l'audition de ce

joli morceau, les applaudissements éclatèrent.

Ils se maintinrent aussi nourris, aussi chaleureux, même après que deux, trois, quatre jeunes filles furent venues déclarer, à peu de minutes d'intervalle, qu'elles allaient réciter :

« Si j'étais le vent, d'Edmond Haraucourt. »

Ce fut seulement à la cinquième audition que l'intérêt commença à faiblir. Si j'étais le vent, le vent qui chante, qui se plaint, qui gronde, qui hurle, le vent folâtre, bienfaisant ou furieux n'impressionnait plus personne et ne troublait plus les conversations.

Tout à coup, comme une sixième jeune fille annonça : « Si j'étais... » on vit M. Edmond Haraucourt se lever et s'éloigner précipitamment.

Et, dans le cou de l'immeuble où il faisait les cent pas, très congestionné, il confia à un ami qui l'interrogeait avec sollicitude :

« Mon cher, j'ai dû sortir. Le vent qui soufflait à travers cette salle me rendait fou. »

La voyante

Nous avons, à plusieurs reprises déjà, parlé à nos lecteurs de M^{me} Perchaud, la voyante de Loublande.

L'un d'eux nous communique aujourd'hui la photographie de la chapelle où M^{me} Fer-

chaud entendit des voix, et où elle reçut, affirme-t-elle, une mission divine.

Notre correspondant nous annonce qu'il possède aussi « un cliché représentant le Sacré-Cœur tel qu'il est apparu à la voyante, et qui est exposé dans l'église de Loublande ».

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE



LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

LA CHAPELLE ÉVOCATRICE

permission, les plus épouvantables catastrophes ne manqueraient pas de lui arriver.

Mais où mon étonnement devint de la stupeur, et presque de l'angoisse, ce fut en apercevant Charlotte au premier rang des admiratrices de ce rat — une Charlotte apaisée, souriante, délicatement émue. Elle considérait complaisamment l'immonde bestiole à travers les barreaux de la cage en aluminium. Je crois que, pour un peu, elle l'eût caressée.

En me voyant soudain, ma cousine, assez embarrassée, rougit un peu. Mais bientôt, et non sans dédain :

— Vraiment, mon cher, me dit-elle, un rat qui monte en avion diffère d'un autre rat qu'un aviateur se distingue de l'humanité rampante !

Cette vérité n'était pas contestable. — MARCEL BOUTLENGER.

Le « Défilé national »

On inaugura samedi, à deux heures et demie, à la caserne des Célestins, une plaque de marbre portant les noms des gardes républicains tués à l'ennemi. A cette occasion, des décorations seront remises solennellement à plusieurs gardes cités.

Et pour la première fois la musique de la garde républicaine jouera le « Défilé national », annuaire de tous les vieux airs militaires français. Elle le jouera avec d'autant plus de soin que l'auteur est son chef, M. Balay.

Vénus et le nègre

Mlle Napierkowska, la fameuse danseuse, s'en va à Vincennes, dès que le temps est clair. C'est pour tourner un film, comme on dit. Un film qui s'appellera Vénus victrix, Vénus victorieuse. On pense bien que Vénus, c'est Mlle Napierkowska elle-même.

On pense bien aussi que Vénus ne peut marcher avec ses pieds comme la première ménagère venue. Il faut la porter sur une conquête marine, ou sur un palanquin, ou sur un trône, ce que vous voudrez. Et il est bon que les poiteurs soient nègres : c'est de meilleur style.

On a donc cherché des nègres et on en a trouvé tout simplement à l'école militaire, où ils sont mobilisés. Ils ont demandé une permission à leur capitaine. Leur capitaine, qui aime les arts, leur a donnée. Ils sont venus à Vincennes et ont soulevé la conquête du palanquin, où Mlle Napierkowska soulevait d'habitude, ainsi que doit faire Vénus.

Mais l'un d'eux a gâlé le spectacle. Une main lui soufflant pour porter Vénus, il a employé l'autre à fouiller son nez.

Il n'est pas admissible qu'un valet de Vénus se mette les doigts dans le nez. On a recommencé le tableau. Le nègre a recommencé à mettre son noir index dans sa narine droite. On a recommencé encore. On a recommencé six fois. A la septième seulement, le nègre a bien voulu ne pas continuer.

Si vous trouvez que Vénus victrix, sur sa conquête ou son palanquin, sourit avec un peu de contrainte, il ne faudra pas vous étonner.

La croix de guerre à l'ancienneté

M. Peyroux, député, a déposé une proposition de résolution ayant pour objet d'accorder la croix de guerre à tous les officiers, sous-officiers et soldats qui seront restés en première ligne deux ans au moins.

Cette proposition paraît d'un bon naturel. Mais si l'inégalité se justifie en quelque matière, c'est sans doute en matière de décorations.

La croix de guerre pour tous les combattants, ce ne serait plus une distinction : ce serait un insigne commun, un chevron porté à la boutonnière.

On diminuerait le prix de cette croix que tant de vaillants garçons portent avec une fierté touchante, parce que souvent ils l

et qu'elle force à se rasseoir. — Non... restez tranquille! Au revoir! Je vais écrire à mon mari que je vous ai vu et que vous allez très bien...

LE SOLDAT PINSON (un petit Parisien maigre et nerveux. Laid, mais drôle). — Et que j'apprends dans huit jours comme j'y avais dit. Les Toubibs me l'ont promis... j'pourrai rentrer tout d'suite dans mes croquenots... Dites-y bien, pas, madame, au capiston?...

LA PETITE D'EGANTINE. — Oui... je vais lui écrire en rentrant...

PINSON. — R'voir, madame! et bien merci... bien des choses au capiston... (il se reprend), au capiston... (Madame Montbard redouble de sourires et de saluts.) Pardon... si c'est pas trop d'mander... Vous l'connaissez l'type qu'est là-bas avec la moukère?...

LA PETITE D'EGANTINE. — La moukère?... R... ?

PINSON. — Qui vous fait des signaux... LA PETITE D'EGANTINE (elle rit). — Ah!... Oui... parfaitement... C'est son fils...

PINSON. — L'a été blessé, c'gros suif-fard-là?...

LA PETITE D'EGANTINE. — Oui... On me l'a dit...

PINSON. — C'est drôle... Y veut pas causer d'sa blessure... Quand on y en parle, y s'etourne dans son plumard et y fait c'tui qui rouspille...

UNE INFIRMIÈRE (à Pinson). — Voyons, il faut vous rasseoir...

PINSON. — Voilà... (A la petite d'Egantine.) Core bien merci, madame, à vous et au capiston... (Il s'arrête.)

LA PETITE D'EGANTINE (elle achève, en riant). — ... ton...

(Elle s'en va; Mme Montbard l'arrête au passage, et échange avec elle quelques mots pendant que Pinson se recouche.)

PINSON (à Notre fils Edgar, qui affecte de ne pas le voir). — Ben, Vicux, on s'est fait des ch'vieux en m'attendant, j'parle! (Notre fils Edgar ne répond rien.) Mais as pas peur... me v'là rev'n'u pour toujours...

(Mme Montbard vient se rasseoir.)

NOTRE FILS EDGAR (bas). — Tu lui as demandé?...

M^{me} MONTBARD. — Oui... C'est l'ordonnance de son mari... il a été blessé en allant ramasser un camarade... Elle dit que c'est un héros, naturellement...

NOTRE FILS EDGAR. — Tout le monde est un héros... à condition de ne pas avoir de nerfs... (il s'allonge dans son lit et fait une grimace.)

M^{me} MONTBARD (douloureusement, mais très haut). — Ta blessure te fait souffrir?...

NOTRE FILS EDGAR (à demi-voix, tournant le dos à Pinson). — Pas du tout... mais c'est les bandes de diachylon que me met l'infirmière qui me tirent... Elle dit qu'il faut bien serrer la plaie pour qu'elle ne se rouvre pas, la rosse!...

M^{me} MONTBARD (bas). — A propos de ça, tu feras mieux de ne pas lui dire que tu vas très bien, à l'infirmière...

NOTRE FILS EDGAR. — Je ne leur parle jamais...

M^{me} MONTBARD (très bas). — Pour tant, tout à l'heure, quand je lui ai demandé en arrivant: «Comment le trouvez-vous?...» Elle m'a répondu: «Je le trouve bien... Et lui aussi se trouve bien...» Et elle a ri... Comment le saurait-elle si tu ne lui avais pas dit?...

PINSON. — Vous savez... vous gênez pas pour moi... Ça m'dérange pas qu'on cause fort...

M^{me} MONTBARD (qui juge plus habile d'être aimable). — Mon fils parle bas parce qu'il est très affaibli...

PINSON (A Notre fils Edgar). — D'où c'est qu't'es amoiché, Vicux?... (Notre fils Edgar indique l'endroit d'un geste vague.) Ah! mince! c'est-y un obus?... (Notre fils Edgar fait signe que oui.) Ben, ça vaut mieux l'avoir là qu'dans l'portrait, pas vrai?... (Notre fils Edgar lui tourne la dos sans répondre.) Tu dis rien?... Décidément t'es pas un pot'...

M^{me} MONTBARD (bas). — Qu'est-ce qu'il dit?...

NOTRE FILS EDGAR. — Je ne sais pas... je ne comprends pas... Depuis ce matin, c'est au moins la troisième fois qu'il parle de ça... Il m'a d'abord demandé si j'étais un pote... et puis il a déclaré que je ne

suis pas un pote... je ne sais pas ce que c'est qu'un pote...

PINSON. — Dis donc, Vicux?... à quelle heure qu'on s'en met dans l'cornet?...

NOTRE FILS EDGAR. (Très sec). — Je n'en sais rien!...

PINSON. — Oh! la la!... ce ton!... Mince de magnés!... Sois bécot!... On te bondira pas sus l'poil de force...

NOTRE FILS EDGAR (exaspéré). — Avez-vous fini?...

PINSON. — Mossieu vousoie les camaros! Et ça veut faire croire que ça vient d'la-bas... Eh! va donc flemmard!... caneur!... genou creux!...

M^{me} MONTBARD. — Genou creux?... Qu'est-ce que c'est encore que ça?... (à une infirmière.) — Pardon, madame?... Qu'est-ce que ça veut dire, «genou creux»?...

L'INFIRMIÈRE (l'air gracieux). — Ça veut dire embusqué!...

M^{me} MONTBARD. — ... GYP.

THÉÂTRES

LA SOCIÉTÉ SHAKESPEARE

Hier, à midi et demi, au Café de Paris, a eu lieu le banquet inaugural de la Société Shakespeare.

En l'honneur du 30^e anniversaire du grand Will. M. Gémier, qui est le promoteur de cette société en France, donnera, le 29 avril prochain, une représentation du *Marchand de Venise* dans des décors originaux, suivant une adaptation nouvelle et dans une technique encore inédite.

Après le dîner, M. Gémier porta un toast d'une simplicité et d'une modestie exquises, précisant les buts et le désintéressement absolu de la Société Shakespeare, fondée uniquement dans l'intention de fusionner les mentalités française et anglo-saxonne.

M. Prince, sir Thomas Barclay, puis M. Viviani répondirent à M. Gémier des paroles d'une qualité d'esprit et d'émotion telle qu'elle leur valut d'unanimes applaudissements.

Opéra. — M. Ballistini chantera ce soir *Thais*, et, à la demande des abonnés, *Angélique*, pour la seconde et dernière fois, samedi.

Odéon. — Cette scène donnera dimanche en matinée et soirée les deux premières représentations de *L'Amant de la mort*, comédie en quatre actes de M. Alfred Capus.

Cet après-midi :

Th. Français, 1 h. 30, *L'Épreuve*, il était une bergère, *Polyeucte*.

Opéra-Comique, 1 h. 30, *Le Juif polonais*, *Cavalleria rusticana*.

Odéon, 1 h. 45, *Les Branyes*, *La Chércheuse d'esprit*.

Gaité-Lyrique, 2 h., *Les Cloches de Corneville*, *Tristram-Lyrique*, 2 h. 15, *La Vivandière*.

Même spectacle que le soir : Antoine, Athénée, 2 h. 30; Bouffes-Parisiens, 2 h. 15; Châtelet, Th. Edouard-VII, Grand-Guignol, Gymnase, Noveau-Ambigu, Palais-Royal, Porte-Saint-Martin, 2 h. 30; Sarah-Bernhardt, 2 h. 45; Apollo, 2 h.; Réjane, 1 h. 45; Renaissance, 2 h. 30; Scala, 2 h. 15; Variétés, Ba-Ta-Glan, 2 h. 30; Th. Michel, 2 h. 45.

Ce soir :

Opéra, 7 h. 30, *Thais*.

Th. Français, 7 h. 45, *Les Femmes savantes*.

Opéra-Comique, 8 h., *Madame Butterfly*.

Odéon, 7 h. 45, *Donne de Lys*.

Th. Sarah-Bernhardt, mardi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h. (mat. jeudi et dimanche), *Les Femmes savantes*.

Variétés (Gai. 09-92), 8 h. 15, *Le Roi de la 30*.

Gymnase, jeudi, vendredi, samedi et dimanche, 8 h. 30, *Le Fils de l'homme*.

Antoine, 8 h. 30, *Monsieur Beverley* (jeudi, vendredi, samedi, dimanche).

Renaissance, 8 h., *Le Minaret* (jeudi, samedi, dimanche).

Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Tristram-Lyrique, 8 h., *Le Petit Duc*.

Porte-Saint-Martin, 8 h., *Cyran de Bergerac*.

Noveau-Ambigu, 8 h. 15, *Monsieur l'Alouche*.

Réjane, 8 h., *Within the law* (jeudi, samedi, dimanche, jeudi et dimanche).

Châtelet, 7 h. 30, *Donne de Lys*, *Le Fils de l'homme*.

Apollo (Central 73-24), 8 h., *Monsieur l'Alouche* (jeudi, samedi, dimanche).

Athénée, 8 h. 30, *Chichi*.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 15, *Jean de La Fontaine*.

Cluny, 8 h. 15, *La Petite Défective*.

Capucines 104, Gai. 50-40, relâche pour répétitions générales du nouveau spectacle.

Grand-Guignol, 8 h. 30, *Le Boîser mortel*.

Th. Michel, 8 h. 15, *Championnet*.

Scala, 8 h. 15, *Championnet malgré lui*.

MUSÉE-HALLS

Olympia, 8 h. 30, *Veillées et Attractions*.

Ba-Ta-Glan, 8 h. 30, *La Revue des Bobards*.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 2 h. 20 et 8 h., *Judea*.

Arènes anglaises, Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. Marc. 46-73.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Demain vendredi 30 mars, à 2 h. 30 : « Amis des suisses », conférence par M. B. Vallotton.

M^{me} Geneviève Dugrès fonde une chorale pour aveugles et muettes de la guerre. Cette œuvre comprendra l'enseignement gratuit de la musique classique.

BIARRITZ

SAISON DE PAQUES

Transport assuré wagons-lits et toutes classes — aller et retour — en retenant ses places dans les gares.

LA POLICE DU SULTAN

C'était, signé du chef du grand centre de renseignements « d'Athènes », de M. le baron Schenk en personne, l'ordre de laisser passer le soldat don Ramon Miranda y Alencar, avec toute sa ménagerie d'obsèques.

Après trois heures d'arrêt à la station-frontière, l'espèce fut par rapport et par arriva à Constantinople.

Assistait debout et débarrassé de toutes les préoccupations du voyage, le policier s'en fut se promener, la canne à la main et son étrenne pipe à la bouche, au milieu du bruit ou du mouvement de ce fou-foir.

Il s'arrêtait aussi, de la sorte même, d'un moment pour ses prospectus et ses affiches et s'empressa de traîner à bon compte avec lui.

Le groom de don Ramon

M. Croche, ou plutôt don Ramon Miranda y Alencar, avait obtenu, à Constantinople, le même succès qu'à Athènes.

Tous les gens de la société étrangère de Constantinople, composée exclusivement d'Allemands et de Bulgares, se targuaient de le connaître et se vantaient de son amitié.

Cependant l'illustre professeur n'était pas heureux... une chose manquait à sa gloire et à ses desirs...

Il désespérait presque d'arriver à une solution, quand il lui advint de faire une rencontre.

Mais n'anticipons pas!

Vers minuit, après avoir obtenu, dans un grand café, un succès sans précédent, don Ramon descendait tranquillement à pied les marches du Péra, pour regagner l'hôtel de Berlin, quand d'horribles aboiements de chiens vinrent attirer son attention.

Les chiens errants pullulaient à Constantinople. Il faut à chaque pas se défendre contre leur voracité. Don Ramon serra sa bonne canne de poutre dans sa main, à toute éventualité.

Mais les chiens ne cherchaient pas à l'attaquer. Ils se ruèrent sur un tas d'ordures, poil hérissé, la gueule ouverte.

Et de ce tas d'ordures, au milieu des aboiements et des grondements, s'éleva une voix humaine, une voix terrifiée, étranglée, qui criait en français :

Au secours! Au secours! A moi!

Don Ramon se précipita. Un terrible roulement de sa canne dispersa la meute achar-

La 2^{me} Foire de Lyon

Retardée en raison de la rigueur de la température et de la difficulté des transports, la seconde Foire de Lyon vient d'être, hier, visitée officiellement par le président de la République, accompagné de MM. Clémentel, ministre du Commerce; Desplas, ministre des Travaux publics; Justin Godard, sous-secrétaire d'Etat au service de santé; Loucheur, sous-secrétaire d'Etat aux fabrications de guerre; le général Pennequin et William Martin, chef du protocole.

Malgré le froid, le président a passé à pied devant les baraquements de la Foire, entrant dans de nombreux stands où il a reçu l'accueil le plus respectueux et le plus empressé.

Alors qu'en 1916 la Foire de Lyon n'avait groupé que le chiffre de 1.300 participants environ — nombre déjà imposant pour une première tentative — cette année, plus de 2.600 exposants s'espacent le long des quais du Rhône, sur une longueur de 15 kilomètres.

C'est un admirable résultat qui fait le plus grand honneur au comité d'organisation de la Foire, comme aux industriels et commerçants qui ont répondu à son appel.

Malgré la guerre qui fait travailler nos grosses usines métallurgiques, nos grandes marques d'automobiles, nos principales usines chimiques, presque exclusivement pour les besoins de la défense nationale, leur présence à Lyon, comme celle de nos grands manufacturiers du tissu, des soieries, du vêtement, prouve que les milieux économiques français se sont ressaisis pour lutter chaque jour plus énergiquement contre la concurrence allemande passée, présente et à venir.

Toutes nos branches industrielles et commerciales sont en progrès, et la visite, même rapide, des stands offre un spectacle à la fois réconfortant et prometteur.

Ainsi, on sait le grand rôle que jouent dans la défense nationale les machines-outils modernes de précision pour le travail des métaux. Parmi les manufactures françaises qui se sont spécialisées dans la fabrication des tours, l'une d'elles, tout près du front :

L'ancienne Maison TRAILL, G. LEFEBVRE et C^{ie}.

Successeurs, Ingénieurs-Constructeurs.

produit, malgré les difficultés de l'heure présente, une grande variété de machines à chariot, à filer, à aléser et des étaux-limeurs. La série de tours qu'elle présente dans son stand de Lyon a été complètement remaniée et étudiée pour répondre aux exigences des ateliers modernes à grande production. Les ingénieurs de cette maison se sont efforcés de réunir dans leurs tours les qualités primordiales de ce genre de ma-



ainsi que moteurs d'aviation. Aussi dans son stand 29, groupe 30, y trouve-t-on toutes les formes de ressorts qu'on puisse imaginer applicables à toutes les machines (ressorts en cuivre, acier, cordes à piano, maillechort, nickel, bronze, ressorts biconiques avec anneaux tournants, etc.).

Il est inutile d'ajouter que toutes les grandes firmes d'automobiles et d'aviation françaises, italiennes et espagnoles emploient ses ressorts. Cette fabrique lyonnaise est située 2, cours des Chartroux. Elle possède des agences-dépôts à Saint-Etienne, Turin, Barcelone.

Un jouet d'actualité bien français, puisqu'il ne torpille pas les innocents, c'est le petit sous-marin LE BERROB qui obéit d'une façon parfaite aux ordres qui lui sont donnés. Il plonge, navigue entre deux eaux et remonte à la surface à volonté.

Attractif et amusant à la fois pour nos jeunes générations, c'est un succès pour les



établissements Berrob. (Vente en gros : 15, rue Jules-Ferry, Paris). Les deux tailles du « Berrob » sont en vente dans les principaux magasins.

SAYET, LE BON CIRAGE CREME

Vous connaissez le cirage crème Sayet et vous serez heureux d'apprendre que la

chines : puissance, rigidité, simplicité et précision. Le choix des matières entrant dans la construction de ces machines est le résultat d'une longue expérience dans la fabrication des machines-outils. Ainsi, les pièces de fonte sont d'une composition telle que l'usure des surfaces frottantes est réduite à son minimum. Par suite de la destruction de certains modèles en pays ennemis, reliés aux machines à aléser, étaux-limeurs, etc., ces dernières machines n'ont pu être exposées; mais la construction de nouveaux types est très avancée et, incessamment, les industriels pourront se procurer chez MM. G. Lefebvre et C^{ie}, 55-57, rue de Croy, à Amiens, les modèles les plus perfectionnés.

On sait la dangereuse concurrence que faisaient avant la guerre à la fabrication nationale de puissantes firmes germaniques. Parmi les maisons françaises qui, depuis des années, luttèrent contre cet état de choses, il faut citer la Compagnie française pour la fabrication des lampes électriques à incandescence, sous la direction d'un administrateur avisé, M. André Lar-

née... Puis il demanda en français à son tour :

— Qui est là ?

Une masse noire, surgie du tas d'ordures, se dressa lentement.

— C'est moi, monsieur... C'est moi qui ai crié, j'avais tellement peur!

Don Ramon avait devant lui un petit garçon d'une douzaine d'années, un misérable petit être aux yeux caves, à la figure émaciée, au corps squelettique.

Chassé de bottines éculées, vêtu d'un mauvais veston rapiécé qui lui tombait aux chevilles, coiffé d'un vieux fez, et tout tremblant encore, il répétait :

— J'avais tellement peur, tellement peur!

Don Ramon sentit son cœur se serrer. Il demanda :

— Tu parles français... mon garçon...

— Oui, monsieur...

— Qu'est-ce que tu faisais là, dans ces ordures?

— Je cherchais à manger, et puis je m'étais couché pour dormir. Mais les chiens sont venus. Alors...

— Tu parles très bien français, répéta don Ramon...

— C'est que je suis presque Français, monsieur... Je suis Belge.

— Belge! s'écria le magnétiiseur. Un Belge à Constantinople! Mais qu'est-ce que tu fais là, petit malheureux?

— Je n'y suis pas venu par plaisir, je vous assure.

— Je pense bien. Tu as suivi des parents, des amis...

— Je n'ai plus de parents, déclara l'enfant d'un air sombre. Les Belges les ont fusillés.

— Tais-toi! petit malheureux. Ne parles pas ici de ces horreurs...

— Je dis la vérité.

— Toute vérité n'est pas bonne à dire en pays ennemi. Mais réponds-moi d'abord. Comment t'appelles-tu?

— Je me nomme Joris-Albert Neutkins pour vous servir, monsieur, si j'en suis capable.

— Joris! répéta don Ramon en cherchant dans sa mémoire. Ce nom me rappelle quelque chose... Voyons! Réponds-moi vite. Comment es-tu venu en Turquie?

— J'y suis venu de Berlin en passant par Athènes.

— Tout seul?

— Non! Avec de vilains gens, qui m'ont rendu bien malheureux, moi et ma petite amie Germaine.

— Germaine! s'écria le professeur en sursautant. Tu as bien dit : Germaine?

— Oui, Germaine Bernandoss ou plutôt Germaine Weimer.

La foudre tomba sur les pieds de M. Croche et l'enfant pâlit d'effroi.

— Il reste une seconde alézi, abruti avant de murmurer :

— Ça va bien! Je tombe enfin sur la piste, sur la bonne piste... Je tiens le filon...

Puis il dit à Joris :

— Où demeurent-ils donc ces fameux Weimer?

— Dame, c'est loin du centre de la ville, là-bas, de l'autre côté de l'eau, dans une maison magnifique, entourée de grands jardins pleins d'arbres et de fleurs.

— C'est bon! Nous retournerons de cela, mon petit bonhomme. En attendant, tu vas me suivre.

— Vous suivre? Où donc? Et l'enfant en ouvrait de grands yeux étonnés.

— A l'hôtel, parbleu! Puisque tu n'as plus de parents, je t'adopte, je t'emmène.

Et il ajouta d'un ton mi-sérieux mi-plaisant :

— A partir de ce soir, monsieur Joris Neutkins, vous entrez au service de don Ramon Miranda y Alencar, l'illustre professeur d'occultisme. Vous lui servirez à la fois de groom et d'éleve. J'ai dit!

— Et Germaine? demanda Joris.

— Germaine, nous la défendrons et nous la sauverons ensemble. Je t'en donne ma parole d'honneur.

Le lendemain, après lui avoir procuré une bonne nuit de repos, un copieux repas et des vêtements propres, le policier interrogea de nouveau le petit Belge.

A Constantinople, le major, devenu colonel dans l'armée ottomane, avait retrouvé avec un grade élevé une situation plus honorable.

L'enfant n'avait logé gratis à Scutari dans une villa qui appartenait à un grand seigneur vieux-turc exilé. Il allait et venait entre la capitale et les lignes de front des Dardanelles.

Depuis qu'elle habitait Constantinople, Charlotte ne s'était presque pas.

Entourée de domestiques allemands ou turcs elle vivait dans sa superbe villa comme une sultane dans un palais.

Germaine Bernandoss, étroitement surveillée, ne pouvait sortir que dans les immenses jardins de la villa...

(A suivre.)

Foire de Lyon lui a permis de manifester une fois de plus sa supériorité. Rappelons que son brillant est d'un port intense débonnaire, s'obtient instantanément et dure longtemps. Aucun ne l'égal, pour assembler le cuir et prolonger la durée de la chaussure. Enfin, et les dames en sont enchantées, s'il ornent les chaussures, il ne salit pas les doigts.

Sayet se fabrique à Meaux (S.-et-M.) et se vend en tubes.

(A suivre.)

Jean BARSAC.

Articles, vêtements pour ELIMS PIERRE

10, faubourg Montmartre (dans la cour), Paris.

Succ^{rs} 162, av. Malakoff (Pls-Maitlot) Cat. grat.

COQU'ELUCHE Centre rapide par COQU'LUCE

PL. 6.50 - Pw 7 fr

BRONCHITE EMPYÈME. Pw: Lohard, 140 r. de la Chapelle Paris

ISANES POULAIN

survêtement radical et sans régime du DIABÈTE, ALBU-MINE, usant, fâcheux, vécus à l'usage malade; ne pu... incurables.

Libre d'or et Attractions Franco Portes

J. BARSAC POULAIN. 27, r. St-Lazare, Paris

JE GUERIS LA HERNIE

Ch. COURTOIS, SPECIALISTE HERNIAIRE

30, Faubourg Montmartre, PARIS 9^e

CEINTURES VENTRIÈRES ANATOMIQUES

CABINET D'APPLICATION ouvert tous les jours, de 9 h à 11 et de 2 à 5 heures.

CABINET RIVOLI

80, r. de Rivoli. Tél. Archives 01-93

AVOCAT, ENQUÊTES PRIVÉES

Divorces, Successions, Recherches, Rédact., d'Actes, Démarches, l'égalité, Représentation devant tous tribunaux; questions loyers et bénéfices de guerre.

Consultations les jours où p. lettres, de 9 h. à 6 h.



Achat de tous meubles dont on veut se débarrasser.

UNE BOITE DE VÉRITABLES PASTILLES VALDA

bien employée, utilisée à propos PRÉSERVERA

vos Gorge, vos Bronches, vos Poumons

COMBATTRA

vos Rhumes, Bronchites, Grippe, Influenza, Asthme, Emphysème, etc.

MAIS SURTOUT EXIGEZ BIEN

LES VÉRITABLES PASTILLES VALDA

vendues seulement en BOITES de 1.50 portant le nom VALDA

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

ACHAT ET VENTE DE TITRES

PAIEMENT DE COUPONS. AR ENT DE SUITE

BANQUE GIRON (34^e année), 87, r. Rambuteau, Téléph.

LE "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC

Laboratoires FIEVET, 83, r. Réaumur

anciennes La Boite 1.50 c. mand.

E-M. LAUMANN ET JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

TROISIÈME PARTIE

AUX PAYS VENDUS

IV

La police du Sultan

C'était, signé du chef du grand centre de renseignements « d'Athènes », de M. le baron Schenk en personne, l'ordre de laisser passer le soldat don Ramon Miranda y Alencar, avec toute sa ménagerie d'obsèques.

Après trois heures d'arrêt à la station-frontière, l'espèce fut par rapport et par arriva à Constantinople.

Assistait debout et débarrassé de toutes les préoccupations du voyage, le policier s'en fut se promener, la canne à la main et son étrenne pipe à la bouche, au milieu du bruit ou du mouvement de ce fou-foir.

Il s'arrêtait aussi, de la sorte même, d'un moment pour ses prospectus et ses affiches et s'empressa de traîner à bon compte avec lui.

Une belle occasion pour vous
se trouve peut-être aujourd'hui dans nos
Annonces. Pourquoi ne pas les lire ?

EXCELSIOR

L'heure est aux économies
La lecture des Annonces d'EXCELSIOR
vous en fera très certainement réaliser

LES OBSÈQUES DE QUATRE MARINS DU "DANTON" A CAGLIARI



UN GROUPE DE SURVIVANTS HABILLÉS EN SOLDATS ITALIENS

Le torpilleur « Massue » ayant amené 470 des survivants du « Danton » à Cagliari, la population de la ville leur a fait une ovation inoubliable. Accueillis à leur débarquement par le consul de France, le préfet de Sardaigne et le syndic de Cagliari, nos marins reçu-



LE CONVOI ESCORTÉ DE MARINS FRANÇAIS ET DE CARABINIERS ITALIENS
rent des vêtements de soldats italiens. Quatre d'entre eux ayant succombé, la municipalité leur a fait des obsèques solennelles que représentent nos instantanés. Parmi les couronnes, on remarquait celles des survivants, de la marine italienne et de la colonie française.

DANS LA VILLE DE CHAUNY DÉLIVRÉE DU JOUG ALLEMAND



L'ÉGLISE DE CHAUNY QUI SE TROUVE COMPLETEMENT EN RUINES

Chauny, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Laon, comptait, avant les hostilités, 9.927 habitants. Délivrée en même temps que Ham, la ville a été occupée par nos troupes le 19 mars. Au sud de Chauny, nos détachements atteignaient le même jour la ligne gé-



HABITANTS DU PAYS ATTENDANT D'ÊTRE ÉVACUÉS A L'ARRIÈRE
rale de l'Ailette, progressant dans la direction de La Fère. Voici, parmi les nombreuses ruines de la ville, celles de l'église, qui est entièrement abattue. A côté, des femmes des environs, attendant avec leurs bagages d'être évacuées à l'arrière par nos soldats.

LES DERNIERS ACTES ACCOMPLIS PAR LES ALLEMANDS A PÉRONNE



UN VERGER DONT TOUS LES ARBRES ONT ÉTÉ COUPÉS OU SCIÉS

De nombreux récits et une protestation officielle ont déjà porté à la connaissance du monde entier les actes de sauvagerie commis par l'ennemi en retraite. Souvent, cette destruction méthodique a été accompagnée de plaisanteries lourdes et bien teutonnes. C'est



MANNEQUIN QUE LES HUNS AVAIENT HISSÉ A LA PLACE D'UNE STATUE
ainsi qu'à Péronne des soudards avaient trouvé drôle de remplacer sur son socle une statue brisée par un mannequin que nos soldats ont abattu. La première photographie montre un exemple, entre mille, d'arbres fruitiers détruits sans utilité par l'ennemi.